

L'histoire de l'année

C'était à la fin de janvier ; une terrible tempête de neige faisait rage ; des tourbillons de neige balayaient les rues et les ruelles ; la neige obstruait les fenêtres des maisons, tombait des toits en grosses masses, tandis que le vent poussait sans relâche les passants. Ils couraient, filaient à toute vitesse, jusqu'à ce qu'ils se heurtent l'un à l'autre et s'arrêtent un instant, se tenant fermement l'un à l'autre. Les équipages et les chevaux semblaient entièrement poudrés ; les laquais se tenaient debout sur les marchepieds, le dos tourné aux voitures et au vent, tandis que les piétons cherchaient à se placer sous le vent, à l'abri des carrosses qui avançaient péniblement dans la neige profonde. Lorsque enfin la tempête s'apaisa et que d'étroits sentiers furent dégagés le long des maisons, les passants se heurtaient constamment et s'arrêtaient face à face dans des poses d'attente : personne ne voulait être le premier à faire un pas dans un amas de neige pour céder le passage à un autre. Mais voilà que, comme par un accord tacite, chacun sacrifiait une jambe en la plongeant dans la neige.

Vers le soir, le temps se calma tout à fait ; le ciel devint si clair, si pur, comme s'il avait été balayé, et semblait même plus haut et plus transparent, tandis que les petites étoiles, comme fraîchement nettoyées, brillaient et scintillaient de lueurs bleuâtres. Le gel craquait avec force, et vers le matin, la couche supérieure de la neige s'était tellement durcie que les moineaux sautaient dessus sans s'enfoncer. Ils glissaient d'un tas de neige à l'autre, bondissaient le long des sentiers dégagés, mais ni ici ni là ils ne trouvaient rien à manger. Les petits moineaux étaient passablement transis.

— Pip ! disaient-ils entre eux. Et c'est ça le Nouvel An ! Il est pire que l'ancien ! Cela ne valait même pas la peine de changer ! Non, nous ne sommes pas contents, et pas sans raison !

— Et les gens, quels vacarmes n'ont-ils pas faits pour accueillir le Nouvel An ! dit un petit moineau transi. Ils ont tiré des coups de feu, cassé des pots en terre contre les portes, bref, ils ne se possédaient plus de joie — et tout cela parce que la vieille année était terminée ! Moi aussi, j'avais d'abord été content, pensant qu'enfin la chaleur allait arriver ; eh bien non ! Il gèle encore plus fort qu'avant ! Les gens, visiblement, se sont trompés et ont confondu les saisons !

— En effet ! renchérit un troisième — un vieux moineau à la huppe grise. Ils ont une chose, de leur propre invention — un calendrier, comme ils l'appellent, et ils s'imaginent que tout dans le monde doit suivre ce calendrier ! Que nenni ! Le

printemps viendra, et alors seulement commencera le Nouvel An, et pas avant, car ainsi en a-t-il été établi une fois pour toutes dans la nature, et moi je m'en tiens à ce calcul.

— Mais quand donc viendra le printemps ? demandèrent les autres moineaux.

— Il viendra lorsque arrivera la première cigogne. Mais elle n'est guère ponctuelle, et il est difficile de prévoir exactement quand elle arrivera ! D'ailleurs, si l'on veut vraiment s'informer là-dessus, ce n'est pas ici, en ville — où personne ne sait rien de précis — mais à la campagne ! Envolez-vous-y donc attendre le printemps ! Là-bas, il arrivera tout de même plus vite !

— Tout cela est fort beau ! dit un moineau qui depuis longtemps voltigeait autour d'eux et gazouillait, mais n'était pas encore intervenue dans la conversation. Seulement voici : ici, en ville, je me suis habituée à certaines commodités, et je ne sais pas si je les retrouverai à la campagne ! Ici vit une famille humaine ; il lui est venu l'idée judicieuse de fixer au mur trois ou quatre pots vides ayant contenu des fleurs. Par leur bord supérieur, ils adhèrent étroitement au mur, tandis que leur fond est tourné vers l'extérieur, et dans ce fond se trouve un petit trou par lequel j'entre et je sors librement. C'est là que mon mari et moi avons installé notre nid, et c'est de là que sont partis tous nos oisillons. Bien entendu, les gens ont fait tout cela pour leur propre plaisir, afin de nous admirer ; sinon ils n'auraient pas levé le petit doigt ! Ils nous jettent des miettes de pain — également pour leur propre plaisir — mais enfin, pour nous, c'est de la nourriture ! Ainsi, nous sommes ici dans une certaine mesure assurés, et je pense que mon mari et moi resterons ici ! Nous aussi, nous sommes très mécontents, mais néanmoins nous resterons.

— Quant à nous, nous irons à la campagne voir si le printemps arrive ! dirent les autres, et ils s'envolèrent.

À la campagne régnait un véritable hiver, et il faisait peut-être encore plus froid qu'en ville. Un vent âpre balayait les champs enneigés. Un paysan, vêtu de grands mitons chauds, voyageait en traîneau, frappant ses mains l'une contre l'autre pour en chasser le froid ; son fouet reposait sur ses genoux, tandis que ses chevaux amaigris trottaient vigoureusement ; la vapeur s'échappait d'eux en abondance. La neige crissait sous les patins, et les moineaux sautaient dans les ornières du traîneau en grelottant.

— Pip ! Quand donc viendra le printemps ? L'hiver dure décidément beaucoup trop longtemps !

— Beaucoup trop longtemps ! retentit depuis une haute colline recouverte de neige, et l'écho roula à travers les champs. Peut-être n'était-ce que l'écho, ou

peut-être la voix d'un étrange vieillard assis sur la colline, atop d'une meule de foin. Le vieillard était blanc comme neige — cheveux et barbe blancs — et vêtu d'une sorte de grand manteau paysan blanc. Sur son visage pâle brûlaient de grands yeux clairs.

— Qui est donc ce vieillard ? demandèrent les moineaux.

— Je le connais ! dit un vieux corbeau perché sur une claie. Conscient avec condescendance que « nous tous sommes de petits oiseaux devant le Créateur », il prit aimablement sur lui d'éclaircir le doute des moineaux.

— Je sais qui il est. C'est l'Hiver, l'ancien souverain de l'an passé. Il n'est nullement mort, comme le prétend le calendrier, et il a été nommé régent jusqu'à l'apparition du jeune prince, le Printemps. Oui, l'Hiver règne encore sur notre royaume ! Ouah ! Vous avez froid, n'est-ce pas, petits ?

— Eh bien, ne l'avais-je pas dit, fit le plus petit des moineaux, que le calendrier n'est qu'une pure invention humaine ! Il n'est aucunement adapté à la nature. D'ailleurs, les gens ont-ils quelque instinct ? Qu'ils nous laissent donc distribuer les saisons — nous sommes créés avec plus de finesse et de sensibilité qu'eux !

Une semaine passa, puis une autre. La forêt était déjà noircie, la glace sur le lac ressemblait à du plomb figé, les nuages... non, quels nuages ?! Un brouillard épais enveloppait toute la terre. De grands corbeaux noirs volaient en bandes, mais en silence ; toute la nature semblait plongée dans un lourd sommeil. Mais voilà qu'un rayon de soleil glissa sur le lac, et la glace se mit à briller comme de l'étain fondu. Le manteau de neige sur les champs et les collines avait déjà perdu son éclat, mais la silhouette blanche du vieil Hiver restait assise à la même place, le regard fixé vers le sud. Il ne remarquait pas que le voile de neige s'enfonçait peu à peu dans la terre, que çà et là apparaissaient des plaques de gazon vert où s'affairaient des groupes de moineaux.

— Kvi-vit ! Kvi-vit ! Ne serait-ce pas le printemps ?

— Le printemps ! résonna l'écho au-dessus des champs et des prés, courut à travers les forêts brun foncé, où les troncs des vieux arbres s'étaient déjà couverts d'une mousse fraîche et verte. Et voilà que du sud apparut le premier couple de cigognes. Sur le dos de chacune était assis un adorable enfant : chez l'un, un garçon ; chez l'autre, une fille. Ayant posé pied à terre, les enfants embrassèrent le sol et marchèrent main dans la main, tandis que sur leurs traces éclosaient directement dans la neige de petites fleurs blanches. Les enfants s'approchèrent du vieil Hiver et se serrèrent contre sa poitrine. À cet instant même, tous trois, ainsi que tout le paysage, disparurent dans un nuage de brouillard épais et

humide. Peu après, un vent se leva et dissipa aussitôt le brouillard ; le soleil rayonna — l'Hiver avait disparu, et sur le trône de la nature siégeaient les adorables enfants du Printemps.

— Voilà un vrai Nouvel An ! dirent les moineaux. Maintenant, il faut espérer que nous serons récompensés pour toutes les misères de l'hiver !

Partout où se tournaient les enfants, partout les buissons et les arbres se couvraient de bourgeons verts, l'herbe poussait de plus en plus haut, les céréales verdooyaient avec plus d'éclat. La fille semait des fleurs sur la terre à foison ; elle en avait tant dans son tablier que, malgré toute sa hâte à les répandre, celui-ci restait toujours plein à ras bord. Dans un élan de gaieté, la fille fit pleuvoir sur les pommiers et les pêchers une véritable pluie de fleurs, et les arbustes se trouvèrent en pleine floraison, sans même avoir eu le temps de se couvrir correctement de feuillage.

La fille battit des mains, le garçon fit de même, et voilà que, surgissant de nulle part, arrivèrent en chantant et en gazouillant des nuées d'oiseaux : « Le printemps est arrivé ! »

Il était agréable de regarder alentour ! De l'une ou l'autre des isbas sortaient de vieilles grand-mères pour s'étirer au soleil et admirer les petites fleurs jaunes qui doraient les prés exactement comme aux jours lointains de leur jeunesse. Oui, le monde était redevenu jeune, et elles disaient : « Quelle journée bénie aujourd'hui ! »

Mais la forêt restait encore d'un vert brunâtre, les arbres n'avaient pas encore de feuilles, seulement des bourgeons ; cependant, dans les clairières forestières, embaumait déjà le jeune jasmin sauvage, les violettes et les anémones fleurissaient. Chaque brin d'herbe s'était gonflé de sève vivifiante ; un tapis vert luxuriant s'étendait sur la terre, et dessus était assis un jeune couple, se tenant par la main. Les enfants du Printemps chantaient, souriaient, et continuaient de grandir, de grandir encore.

Une pluie tiède tombait doucement du ciel, mais ils ne la remarquaient pas : les gouttes de pluie se mêlaient aux larmes de joie

du fiancé et de la fiancée. Le jeune couple s'embrassa, et à l'instant même la forêt se revêtit de verdure. Le soleil se leva : tous les arbres se tenaient dans un magnifique appareil de feuillage.

Main dans la main, le fiancé et la fiancée avancèrent sous cette fraîche et épaisse voûte, où la verdure scintillait, grâce au jeu de la lumière et des ombres, de milliers de nuances diverses. Un feuillage vierge, tendre, répandait un aroma

vivifiant ; les ruisseaux et les rivières gazouillaient joyeusement en serpentant entre le carex vert comme du velours et les cailloux multicolores. « Ainsi fut, ainsi est et ainsi sera aux siècles des siècles ! » disait toute la nature. Écoutez ! Le coucou a lancé son appel, l'alouette a fait retentir sa chanson ! Le printemps était dans tout son éclat ; seuls les saules n'avaient pas encore ôté de leurs fleurs leurs mitaines de duvet ; tant ils sont prudents — c'en est ennuyeux !

Les jours succédaient aux jours, les semaines aux semaines ; la terre était baignée de chaleur ; des vagues d'air chaud pénétraient dans les épis de blé, et ceux-ci commençaient à jaunir. Le lotus blanc du nord déploya sur la surface miroitante des lacs forestiers ses larges feuilles vertes, et les poissons se cachaient sous leur ombre. Du côté ensoleillé de la forêt, à l'abri du vent, près du mur d'une maison paysanne inondé de soleil, où fleurissaient luxurieusement, sous les ardentes caresses des rayons solaires, de somptueuses roses, et où poussaient des cerisiers chargés de baies juteuses, noires et brûlantes, était assise la belle épouse de l'Été, que nous avons vue d'abord petite fille, puis fiancée. Elle regardait les nuages sombres s'amoncelant les uns sur les autres en hautes montagnes noir-bleu, moroses ; ils approchaient de trois côtés et finirent par s'étendre au-dessus de la forêt comme une mer pétrifiée, renversée sens dessus dessous. Dans la forêt, tout se tut, comme par un coup de baguette magique ; les brises se couchèrent, les oiselets se turent, toute la nature demeura immobile dans une attente solennelle, tandis que sur la route et les sentiers accouraient à bride abattue des gens dans des charrettes, à cheval et à pied : tous se hâtaient de se mettre à l'abri de l'orage. Soudain jaillit un rayon de lumière éblouissante, comme si le soleil avait un instant déchiré les nuées ; puis de nouveau régna l'obscurité, et un sourd roulement de tonnerre gronda. L'eau se précipita du ciel en torrents. Obscurité et lumière, silence et grondements du tonnerre se succédaient. Sur les jeunes roseaux, coiffés de panaches bruns, les vagues couraient, poussées par le vent, vague après vague ; les branches des arbres disparurent entièrement derrière le dense rideau de pluie ; lumière et ténèbres, silence et coups de tonnerre alternaient à chaque minute. L'herbe et les épis gisaient aplatis ; on eût dit qu'ils ne pourraient plus jamais se redresser. Mais voici que l'averse se changea en une grosse pluie clairsemée, le soleil reparut, et sur les brins d'herbe et les feuilles étincelèrent de grosses perles ; les oiseaux se mirent à chanter, les poissons à barboter dans l'eau, les moustiques à danser. Sur une pierre qui dépassait juste au bord de l'écume salée de la mer, était assis et se chauffait au soleil l'Été, homme puissant, robuste, musclé. De ses boucles ruisselaient des flots entiers d'eau, et il paraissait si rafraîchi, si rajeuni après ce bain froid. Rajeunie, rafraîchie aussi était toute la nature ; tout autour fleurissait avec une splendeur, une force et une beauté inouïes ! L'été était arrivé, un été chaud, bienfaisant !

Du trèfle qui avait druement levé dans les champs s'exhalait un doux parfum vivifiant, et les abeilles bourdonnaient au-dessus du lieu des anciennes assemblées. La pierre sacrificielle, lavée par la pluie, brillait vivement au soleil ; les pousses cramponnées de la ronce la drapèrent d'une épaisse frange. La reine des abeilles y vola avec son essaim ; elles déposèrent sur l'autel les fruits de leurs travaux — la cire et le miel. Nul n'avait vu le sacrifice, sinon l'Été lui-même et sa compagne pleine de forces vitales ; c'est pour eux qu'étaient préparés les dons sacrificiels de la nature.

Le ciel du soir rayonnait d'or ; aucun dôme d'église ne pouvait lui être comparé ; de l'aube au crépuscule brillait la lune. C'était l'été.

Et les jours succédaient aux jours, les semaines aux semaines. Dans les champs étincelaient les faux et les faucilles brillantes ; les branches des pommiers pliaient sous le poids des fruits rouges et dorés. Le houblon odorant pendait en grosses grappes. À l'ombre du noisetier, parsemé de noisettes nichées dans de verts berceaux, se reposaient le mari et la femme — l'Été avec sa compagne sérieuse et rêveuse.

— Quelle magnificence ! dit-elle. Quelle grâce, où que l'on regarde ! Comme il fait bon, comme il fait cozy sur terre, et pourtant — je ne sais pourquoi moi-même — je soupire après... le repos, le calme... Je ne trouve pas d'autres mots ! Et déjà les hommes labourent de nouveau les champs ! Ils aspirent éternellement à obtenir toujours plus, toujours plus !... Vois ces cigognes qui marchent dans les sillons derrière la charrue... Ce sont elles, les oiseaux d'Égypte, qui nous ont amenés ici ! Te souviens-tu comment nous sommes arrivés ici, dans le Nord, enfants ?... Nous avons apporté avec nous des fleurs, la lumière du soleil et le feuillage vert ! Et maintenant... le vent en a presque arraché la totalité, les arbres ont bruni, assombri, et ressemblent aux arbres du sud ; seulement il n'y a pas sur eux les fruits dorés qui poussent là-bas !

— Tu désires voir les fruits dorés ? dit l'Été. Contemple ! Il fit un geste de la main — et les forests se parsemèrent de feuilles rougeâtres et dorées. Quelle splendeur ! Sur les buissons d'égantier étincelèrent des fruits rouge feu, les branches de sureau se couvrirent de grosses baies rouge foncé, les marrons sauvages mûrs tombaient d'eux-mêmes de leurs enveloppes vert sombre, et dans la forêt les violettes refleurirent.

Mais la reine de l'année devenait de plus en plus silencieuse et pâle.

— Un froid a soufflé ! disait-elle. La nuit, des brouillards humides se lèvent. Ma patrie me manque !

Et elle suivait du regard les cigognes qui s'envolaient vers le sud et leur tendait les mains. Puis elle jeta un coup d'œil dans leurs nids désormais vides ; dans l'un avait poussé un bleuet élané, dans l'autre une jaune sanve, comme si ces nids n'avaient été tissés que pour leur servir de clôture ! Des moineaux y avaient aussi pénétré.

— Pip ! Et où donc sont passés les maîtres ? Voyez, un petit vent a soufflé sur eux — et les voilà partis aussitôt ! Bon voyage !

Les feuilles sur les arbres jaunissaient de plus en plus, la chute des feuilles commença, les vents d'automne bruirent — l'arrière-automne était arrivé. La reine de l'année gisait sur la terre parsemée de feuilles jaunies ; son regard doux était fixé sur les étoiles célestes étincelantes ; à côté d'elle se tenait son époux. Soudain un tourbillon s'éleva et fit tournoyer les feuilles sèches en colonne. Lorsque le tourbillon s'apaisa — la reine de l'année n'était plus ; dans l'air froid tourbillonnait seulement un papillon, le dernier de cette année.

La terre fut enveloppée d'épais brouillards, des vents froids soufflèrent, de longues nuits sombres s'étirèrent. Le roi de l'année se tenait là, la tête blanchie par les cheveux blancs ; mais lui-même ne savait pas qu'il avait blanchi — il pensait que ses boucles étaient simplement saupoudrées de neige ! Les champs verts furent recouverts d'un mince linceul de neige.

Et voici que les cloches annoncèrent l'arrivée de la veille de Noël.

— Le carillon de Noël ! dit le roi de l'année. Bientôt naîtra un nouveau couple royal, et moi je trouverai le repos, je m'envolerai à sa suite vers l'étoile radieuse !

Dans la fraîche forêt de pins verte, ensevelie sous la neige, apparut un ange de Noël qui illumina les jeunes arbres destinés à servir de symbole à la fête.

— Joie dans les demeures des hommes et dans la forêt verte ! dit le vieux roi de l'année ; en quelques semaines il s'était transformé en un vieillard blanc comme la lune. L'heure de mon repos approche ! La couronne et le sceptre passent au jeune couple.

— Et pourtant le pouvoir est encore entre tes mains ! dit l'ange. Le pouvoir, mais non le repos ! Recouvre d'un manteau de neige les jeunes pousses ! Supporte patiemment la proclamation solennelle du nouveau souverain, bien que le pouvoir soit encore entre tes mains ! Supporte patiemment l'oubli, bien que tu sois encore vivant ! L'heure de ton apaisement viendra quand le printemps arrivera !

— Quand donc arrivera le printemps ? demanda l'Hiver.

— Quand les cigognes reviendront du sud !

Et voici que l'Hiver, aux cheveux blancs, à la barbe blanche, glacé, vieux, courbé, mais encore fort et puissant comme les tempêtes de neige et les blizzards, était assis sur une haute colline, sur un amas de neige, et ne quittait pas des yeux le sud, comme l'Hiver de l'année précédente. La glace craquait, la neige grinçait, les patineurs glissaient comme des flèches sur la glace brillante des lacs, les corneilles et les corbeaux noircissaient sur le fond blanc ; il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Au milieu de ce silence, l'Hiver serra les poings, et — une glace épaisse enchaîna tous les détroits.

De la ville revinrent voler les moineaux et demandèrent :

— Qui est ce vieillard là-bas ?

Sur la haie était de nouveau assis le même corbeau, ou son fils — peu importe — et il leur répondit :

— C'est l'Hiver ! Le souverain de l'an passé ! Il n'est pas encore mort, comme le dit le calendrier, mais il règne en tant que régent jusqu'à l'arrivée du jeune prince — le Printemps !

— Quand donc viendra le Printemps ? demandèrent les moineaux. Peut-être aurons-nous des temps meilleurs lorsque le gouvernement changera ! L'ancien ne vaut rien !

Et l'Hiver hochait pensivement la tête vers la forêt nue et noire, où chaque ramille, chaque buisson se dessinait avec une netteté si claire. Et la terre fut enveloppée de nuages de brouillards froids ; la nature

s'enfonça dans son sommeil hivernal. Le Maître de l'année rêva des jours de sa jeunesse et de sa maturité, et au matin, toutes les forêts se parèrent d'une frange étincelante de givre, — c'était le rêve estival de l'Hiver ; le soleil se leva, et la frange tomba en poussière.

— Quand donc viendra le Printemps ? — demandèrent encore les moineaux.

— Le Printemps ! — résonna en écho depuis la colline enneigée.

Et voilà que le soleil se mit à réchauffer de plus en plus, la neige fondit, les oiselets gazouillèrent : « Le Printemps arrive ! »

Très haut, très haut, à travers le firmament, s'élança la première cigogne, suivie d'une autre ; sur le dos de chacune était assis un adorable enfant. Les enfants posèrent le pied sur les champs, embrassèrent la terre, embrassèrent aussi le vieil Hiver silencieux, et lui, tel Moïse du haut de la montagne, disparut dans la brume !

L'histoire de l'année est achevée.

— Tout cela est magnifique et parfaitement vrai, — remarquèrent les moineaux, — mais ce n'est pas conforme au calendrier, et par conséquent cela ne vaut rien !